

FLORENCE K

Buena Vida



FLORENCE K

Buena Vida

Libre  Expression

Une société de Québecor Média

*Pour Georges-Hébert,
parce que, à chaque moment que je passe avec toi,
tu me manques de plus en plus, terriblement.
Parce que je m'ennuie des cliquetis de tes doigts
sur ton clavier d'ordinateur lors de tous mes week-ends
à Lachute. Parce que ce sont ceux-ci
qui m'ont donné le goût d'écrire.*

Pour Alice Rose. Je t'aime.

30 OCTOBRE 2011

Lentement, j'enfile la robe de paillettes blanche et les escarpins. Je prends ma trousse de maquillage dans mon sac et tente de me remémorer tant bien que mal la technique que la maquilleuse de chez Chanel m'a enseignée avant mon départ. Une heure plus tard, je suis présentable. Je vais devoir puiser encore dans mes réserves pour l'heure qui suit. On me donne mon *belt pack*, mon micro et mes écouteurs, je me dis intérieurement que c'est ridicule, que ça ne sert à rien puisque je ne ferai que bouger mes lèvres. Quand c'est trop gros, on doit faire du *lipsync*, il paraît. Pourquoi m'ont-ils engagée ? Ricky Martin passe devant ma loge, avec son entourage. Il arbore un sourire magnifique et affiche sur son visage une joie à toute épreuve. Je donnerais n'importe quoi en ce moment pour être lui. Ou n'importe qui d'autre. Je passe devant un miroir. J'évite mon reflet. La dernière personne que j'ai envie de voir pour l'instant, c'est moi-même. L'énergie du stade est électrisante, tout vibre autour de moi, avec les cinquante mille personnes qui hurlent de tous bords tous côtés. De gigantesques marionnettes mexicaines dansent aux quatre coins de mon champ

de vision. Le visage du président Calderón est diffusé sur des écrans géants. Je regarde la scène où je dois me rendre. Je devrai traverser environ cent mètres de stade toute seule, sur le grand plancher, avant de l'atteindre. Ne pas faire un seul faux pas. Marcher comme une reine. Focuse, *ma fille*, focuse. *Respire, tu vas y arriver*. Anne me regarde dans les yeux et prononce cette petite phrase qu'elle me dit avant que je monte sur scène. Un code secret. C'est notre code secret, donc je ne le répéterai pas. Et elle ajoute : « Flo, je sais que t'es capable. Vas-y. T'es la meilleure. » C'est le moment...

L'ENFANT DE LA FOLIE

Je viens d'un univers où la musique est reine, où elle a raison de tout. Où c'est en son nom que l'on avance dans la vie et où tout le reste revêt une importance secondaire. J'ai grandi en regardant mes parents se démener corps et âme pour en faire leur métier et gagner leur vie grâce à elle. Lorsque j'étais enfant, ils me bordaient le soir en me chantant *Scarborough Fair* à deux voix, assis sur mon lit, mon père la guitare à la main. Mes deux seules certitudes étaient la musique et l'amour de mes parents. Le reste était un flux incessant de changements, pas une journée ne ressemblait à l'autre, les mots « routine » ou « stabilité » ne revêtaient aucune signification, et je suivais mes parents dans leurs valises, m'endormant dans des étuis de guitare ou bien entre les robes de ma mère, au son de leurs voix, au rythme des mélodies qu'ils chantaient.

Plus tard, j'ai essayé à maintes reprises d'aller vers autre chose que la musique, de me tourner vers une autre profession, de m'organiser différemment, de m'installer dans un cadre et d'y rester. Je n'y suis jamais parvenue. Les sources de ma vie même, mes origines m'ont toujours rappelée auprès de la musique, et je ne connais le nirvana, le bonheur suprême, celui que l'on nomme en anglais *bliss*, que sur scène, lorsque mes mains s'activent sur le piano et que ma tête, ma voix et mon cœur sont tournés vers le public. La scène est mon quartier général, mon havre de paix, ma zone de sécurité absolue, mon terrain de jeu, mon paradis terrestre. Plus rien d'autre n'existe alors.

Il paraîtrait que la créativité est l'enfant de la folie. Ou bien de l'une de ses semblables.

MON PÈRE

Mon père, Hany, voit le jour au Caire en 1951. C'est le petit dernier d'une bonne famille qui fait partie de ces expatriés libanais prospérant en Égypte. Mon grand-père, Georges, est le patron d'une manufacture d'outils de construction et ma grand-mère, Alice, élève leurs cinq enfants. Elle en a de tous les âges, et vingt ans séparent mon père de l'aînée. Ce sont de belles années pour vivre en Égypte, malgré les tensions politiques qui conduiront le roi Farouk I^{er} à démissionner au profit de la nouvelle république, un an après la naissance de mon père. Dès son jeune âge, ce dernier montre un grand intérêt pour la musique. Enfant, il chante déjà si

bien qu'il participe à l'âge de neuf ans à un concours de grande renommée qui a lieu au Caire, concours dont Orlando, le frère de Dalida, est juge, et que mon père remporte haut la main.

Ma famille habite au cœur du Caire dans un édifice de style art déco construit dans les années 1920 et qui rappelle le célèbre immeuble Yacoubian, si bien raconté par l'écrivain égyptien Alaa al-Aswany dans son roman du même nom. Un jour, tandis que des réparations sont effectuées au système des portes d'ascenseur, et que le trou laissé béant par l'absence de l'ascenseur en question n'est interdit que par un simple cordon, mon père, alors âgé de dix ans, s'apprête à aller jouer au foot dehors avec ses amis. Il sort de l'appartement familial et marche d'un pas décidé en direction de l'ascenseur. Il ne voit pas le trou, il trébuche et tombe par-dessus le cordon. Une chute d'un étage, violente pour un petit garçon. Il atterrit dans la cave, où un ouvrier le retrouve dans une mare de sang. Il survit de peine et de misère à une énorme fracture du crâne. Mes grands-parents sont au désespoir, mais mon père s'en tire au bout d'une longue convalescence. Il reprend l'école, il reprend le foot, il reprend les jeux et, surtout, il apprend la guitare, instrument qu'il comptera dès lors parmi ses meilleurs amis.

Mon père est un adolescent gentil et débordant d'imagination qui se met à créer toutes sortes de mélodies et à les chanter à tous ceux qui mettent les pieds chez lui. Les Beatles font leur apparition dans le monde et il est entièrement subjugué par les quatre gars de Liverpool. C'est avec leurs chansons

qu'il commence à apprendre l'anglais. Il décide, à l'instar de son idole Paul McCartney, de former un groupe de musique, les Grasshoppers, dont les autres membres sont des camarades de quartier.

Puis la guerre, évidemment. Comme elle se plaît à apparaître régulièrement dans ce coin du monde que l'on dit sacré. La guerre des Six Jours, pour laquelle l'armée viendra chercher mon oncle de force et l'emmènera dans le désert du Sinaï, où il devra se battre. Il reviendra sain et sauf dix-huit mois plus tard, mais dans un contexte où la vie est de plus en plus dure, surtout pour les hommes d'affaires, les expatriés et les chrétiens. La différence de religion commence à déranger, et Nasser lance des mesures à caractère socialiste qui mèneront à la nationalisation des usines à l'implantation desquelles mon grand-père avait consacré tant d'années et de travail. Ma famille perd tout. Mon grand-père Georges meurt d'une crise cardiaque au beau milieu d'une partie de backgammon avec mon oncle. Mon père, âgé de dix-huit ans, est témoin de la scène. Celle-ci le suivra toute sa vie. Ma famille fuit alors l'Égypte pour le Liban, afin d'y rejoindre leurs proches. Et la vie recommence, comme elle seule sait le faire.

Mon père s'inscrit aux beaux-arts à l'université, en architecture d'intérieur, mais il passe plus de temps avec sa guitare qu'avec ses crayons. Il la traîne partout et la gratte dans les restaurants, au bord de la mer, dans des fêtes, chez les cousins, chez les amis, dans les rues du centre-ville. Il forme un autre groupe de musique, avec trois jeunes femmes, les Honey Bees, et obtient un contrat

d'enregistrement. Il sort son premier simple, une chanson intitulée *Dear Joe* qu'il a composée et qui parle de guerre et de paix, et qui devient rapidement numéro 1. Il est beau garçon, n'a pas vingt ans, est charmant, parle couramment arabe, français et anglais et possède le « petit quelque chose » qu'il faut pour percer. Il fait la tournée des radios libanaises, des plateaux de télé, on l'apprécie, on lui dit qu'il ressemble à Paul McCartney, qu'il devrait aller faire carrière en Europe. Francine, Alain et Roland, des amis français du Liban avec qui il passe beaucoup de temps, l'en convainquent. Mon père ne terminera jamais ses études aux beaux-arts. Il fait sa valise, met sa guitare sur son dos et choisit de se rendre jusqu'en France en auto-stop en passant par la Turquie et les Balkans. Il se trouve dans la Ville lumière lorsque les premières bombes éclatent au Liban. La guerre, encore et encore. On lui suggère fortement chez lui de ne pas revenir. Les caves et les abris se remplissent à Beyrouth, on veut partir, on veut fuir ce pays d'Éden qui se transforme peu à peu en enfer. Papa écoute sa famille, malgré sa douleur d'être séparé d'elle. Il signe avec Warner Chappell, il chante dans des comédies musicales, il commence à tourner, ses chansons sont entendues, écoutées, on lui prédit un grand avenir dans la musique. Il côtoie les grands de la chanson française, il va un soir chez Gainsbourg et passe d'autres soirées chez Moustaki, vit au gré du vent, fait la tournée des radios et écrit de jolies chansons. Il devient citoyen français et prend l'accent du pays. Il retrouve Francine et Alain, désormais parents de deux petits, qui sont revenus vivre à Paris.

La montée incessante des tensions au Liban a abouti en guerre sanglante. Ceux qui auparavant étaient si enclins à gouverner ensemble, à s'épauler, sont désormais sur les dents, et la pire des guerres, la guerre civile, la guerre qui transforme les amitiés, le voisinage et la communauté en autant de partis ennemis, la guerre des couteaux plantés dans le dos, la guerre des vents qui tournent, bat son plein. Lors d'un cessez-le-feu, mon père retourne à Beyrouth voir sa mère, ma grand-mère Alice. Il constate l'ampleur des dégâts.

Puis, un soir, à Paris, au retour d'une belle soirée avec des amis, un moment d'inattention sur sa moto lui fera prendre une petite rue en sens inverse. Face à face avec une camionnette. Le choc est d'une violence inouïe. Mon père atterrit sur le pavé cinq mètres plus loin. Son casque se scinde en deux et il tombe dans un coma profond duquel il ne se réveillera que six semaines plus tard. Son frère médecin accourt à son chevet. Les dommages sont importants. Les médecins français ne croient pas que mon père s'en remettra. Mais, un jour, le miracle a lieu. Mon père ouvre les yeux. On lui parle en français et il comprend tout. Il n'est cependant capable de répondre qu'en arabe, sa langue maternelle. Cela dure plusieurs semaines. Le cerveau fonctionne, mais à l'envers. Sa réadaptation prendra deux ans. Sa carrière en prend un coup. Il ne gardera aucune séquelle physique, sauf une légère diminution de son ouïe. L'essentiel, c'est qu'il est en vie.

Il décide d'aller rejoindre ceux des siens qui ont quitté Beyrouth dans une barque à destination de

Chypre, à la nuit noire, pendant que les sirènes retentissaient et que les bombes explosaient, laissant derrière eux toute la vie qu'ils s'étaient construite. Mes oncles et mes cousins ont ainsi réussi à trouver refuge au Canada. Mon père emménage donc auprès de son frère et de sa sœur, à Côte-Saint-Luc. Il recommence à zéro dans un nouveau pays. Pour la troisième fois. Il a vingt-neuf ans. Il ne possède rien, sauf sa guitare et sa musique. Et c'est tout ce dont il aura besoin pour gagner le cœur de ma mère.

MA MÈRE

Ma grand-mère maternelle, José, vient au monde en décembre 1930. Elle grandit dans le Montréal de la récession, entre son grand frère et sa petite sœur. Son père, John, d'origine galloise, est journaliste pour *The Gazette*. Il perd la vie lorsque ma grand-mère n'a que cinq ans, et mon arrière-grand-mère, Berthe, prend son courage et sa fierté à deux mains et ne recule devant rien pour élever ses trois petits. Additionnant les boulots pour nourrir sa marmaille, elle se fait un point d'honneur d'organiser des activités pour ses enfants, les emmenant à la campagne (Laval) dès qu'elle a une journée de congé, faisant de son mieux pour qu'ils reçoivent la meilleure éducation possible. Les religieuses du Collège Villa-Maria acceptent généreusement de prendre ma grand-mère en pension, et c'est auprès de celles-ci qu'elle développera un goût pour l'écriture et l'art visuel.

Le Troisième Reich et la folie de sa vile guerre mettent l'Europe en lambeaux de l'autre côté de l'océan. Les familles ici sont rationnées. Ma grand-mère observe de loin le monde qui se déchire les entrailles, témoin à distance d'une réalité dont elle ne vivra heureusement jamais la violence innommable. Elle poursuit ses cours et aide sa mère en travaillant pendant ses journées de congé. Elle est prédestinée à faire de belles et grandes études, dotée d'une motivation et d'une ardeur au travail supérieures à la moyenne. Mais son frère est accepté en arts à McGill et pourra ainsi devenir journaliste, alors il faudra désormais que ma grand-mère travaille en tant que secrétaire pour l'aider à financer ses études. Elle ne lui en tient pas rigueur, c'est ainsi que sont les choses à l'époque. Les femmes viennent à peine d'obtenir le droit de vote, après des années de lutte. Mais, deux ans plus tard, lorsque les études de son frère sont bien entamées et couronnées de succès, elle envoie sa candidature à la Sorbonne et obtient une bourse pour y suivre un cours de civilisation française. Elle prend le paquebot et s'y rend pour étudier le dessin, l'histoire de l'art et de la France et la littérature. Paris a été libéré quelques années auparavant. Ma grand-mère a vingt ans, elle fréquente les caves de jazz et fait la rencontre de nombreux artistes. Ce sont les années de Sartre, de Vian, du jeune Gainsbourg, de Gréco, de Davis, de Piaf. Elle s'abreuve de culture, de musique et de littérature. Elle revient à Montréal un an plus tard, décidée à mener une vie remplie de voyages, et ramène avec elle un talent pour savoir rechercher l'art et la beauté en chaque chose.

Mon grand-père maternel, Guy, naît à Québec en 1927. Il est le quatrième d'une famille de huit enfants dont le père est un grand pianiste, un juriste et un politicien. Chacun des enfants deviendra avocat à son tour. Mon grand-père, nomade par nature, féru de linguistique et désireux de parcourir le monde, obtient vers la fin de son adolescence une bourse de deux ans pour aller étudier la culture, la langue, la littérature, l'histoire du Brésil et du Portugal à Rio et à Sao Paulo.

La Seconde Guerre mondiale tire à sa fin. À l'âge de dix-huit ans, mon papi devient ainsi le premier étudiant canadien à effectuer un échange culturel et linguistique en terre lusophone. Son trajet pour se rendre à Sao Paulo implique plusieurs portions de vol différentes en avion lent DC-3. La durée du voyage sera donc en principe de six jours, avec de très nombreuses escales. Mais, une fois à Miami, les forces armées américaines, qui ont besoin d'appareils de l'aviation civile pour le transport des troupes, réquisitionnent le DC-3, obligeant ainsi mon grand-père à passer trois semaines sur place. Il se plaît à merveille dans la péninsule floridienne. Il y passe son temps à découvrir les rythmes de la musique cubaine, qui est en pleine effervescence à 90 milles de là. Mambo, cha-cha, Son, Benny Moré, Chico O'Farrill, ce sont les années d'or des *orquestas*. On les entend sur les ondes, on les entend dans les clubs, et mon grand-père se surprend à rêver aux cabarets de La Havane.

Mais, pour l'instant, c'est le Brésil qui s'apprête à l'accueillir, lorsqu'il finit par s'y rendre après

une longue attente et d'autres péripéties durant le trajet. Mon grand-père passe une année complète à explorer le pays, à en aimer la musique de l'ère pré-bossa-nova, la culture, les gens et leur métissage entièrement assumé. À la fin de son séjour, il maîtrise le portugais comme un vrai Brésilien et ramène tout ce beau bagage dans notre Vieille Capitale. Il finit son droit et est engagé aux Affaires étrangères, où l'on apprécie sa culture et sa facilité d'apprentissage des langues. Au cours des dix années suivantes, il apprendra ainsi l'espagnol, l'italien, le japonais et le russe, et remplira des missions gouvernementales à Tokyo, à Boston, au Pérou, à Rome puis à Moscou.

Au début des années 1950, on l'envoie à sa première mission étrangère à Paris. À son retour à Montréal, en 1955, il rencontre ma grand-mère et l'épouse peu après. Ils partiront vivre au Japon, où mon grand-père remplira sa deuxième mission étrangère. C'est à Tokyo que leurs filles voient le jour, tout d'abord la petite Marie-Claude, en 1957, et ma mère l'année suivante. Ma grand-mère adore le Japon. Elle y pratique religieusement la cérémonie du thé et la calligraphie japonaise à l'encre de Chine. Sauf qu'il n'est pas question de trop s'attacher à ces terres d'accueil puisque les missions gouvernementales ne durent en moyenne qu'entre trois et cinq ans et que, aussitôt arrivés, il faut déjà se préparer à repartir. Ce que mes grands-parents et leurs filles feront maintes fois par après, quittant le Japon pour Boston, puis les États-Unis pour Lima, le Pérou pour Rome et l'Italie, où ma mère passera la première partie de son adolescence.

« Il y a de ces moments où l'on peut avoir l'impression de patauger dans une boue solide, presque opaque, à travers laquelle la lumière peine à passer. Et pourtant, lorsqu'on s'y attarde un peu, combien de fois tirons-nous nos initiatives les plus courageuses, nos créations les plus belles, nos décisions les plus sages au moment où nous sommes nous-mêmes couverts de boue, lorsque nous nous retrouvons dans la merde jusqu'au cou? »

FLORENCE K a vécu une enfance de saltimbanque. Elle baigne dans la musique et les tournées. Dans *Buena vida*, elle livre un récit rempli d'humanité, de musique, de voyages, et dévoile une partie de son existence qu'elle surnomme « l'abysse ». Sa vingtaine a été parsemée de grandes joies, entre le bonheur de la maternité et celui d'avoir réussi à faire de la musique son gagne-pain. Mais Florence est aussi passée par un trou noir qui a bien failli l'engloutir et duquel elle est sortie encore plus amoureuse de la vie. C'est en toute transparence qu'elle partage sa descente aux enfers et sa renaissance, car « la vie, c'est tout ce qu'on a ».



Florence K est née à Montréal en 1983. Elle se passionne pour le piano, la lecture, les langues modernes, les voyages, le yoga, la psychologie, et a fait paraître à ce jour cinq disques, tous salués par la critique et le public. Buena vida est son premier livre.